

Jean-Yves GUENGANT, *Pour un nouveau monde. Les Utopistes bretons au XIX^e siècle*, Rennes, Apogée, 2015, 270 p.

L'ouvrage de Jean-Yves Guengant, chef d'établissement dans l'enseignement secondaire, aborde un aspect de l'histoire de la Bretagne qui s'éloigne de manière radicale des stéréotypes encore développés aujourd'hui sur la province, particulièrement dans sa configuration du XIX^e siècle et du premier XX^e siècle – images qui parfois, parfois seulement mais parfois – peuvent correspondre à une certaine forme de réalité. Bretagne, terre de misère et d'émigration (pensons à l'abbé Élie Gautier, auteur d'*Un siècle d'indigence, Pourquoi les Bretons s'en vont*, paru en 1950, date très tardive, et avec la caution-préface d'Ernest Labrousse, pas moins, à une date où ni l'auteur ni son préfacier n'avaient vu le début du basculement historique qui allait transformer le pays de fond en comble). Bretagne, terre de chouannerie, de catholicisme bigot (se souvenir des violents remous autour de la *Terre des Prêtres* d'Yves Le Febvre, paru en 1924), d'arriération économique, mais si pittoresque comme le soulignait le Guide Michelin dans les années 1950, qui expliquait que, peu de temps auparavant, le touriste y trouvait encore les costumes, les mœurs, les idées du temps de Louis XIV (alors même que sous Louis XIV couraient déjà les mêmes stéréotypes, voir La Fontaine et le *Charretier embourbé* !)... La Bretagne de Bécassine et de Lilette Léveillé à Craboville...

Les historiens sérieux de la Bretagne ont montré depuis longtemps que le pays était au XIX^e siècle ouvert sur le monde, et d'abord par la mer, qu'il n'était pas un district enclavé de l'Amazonie – elle-même beaucoup moins enclavée que la littérature populaire, par exemple, ne la présente. De même, les travaux de Michel Lagrée ont mis en lumière les facteurs de modernité qu'apportait le catholicisme en Bretagne, lequel ne se limitait pas à quelques curés rétrogrades menaçant de l'Enfer en chaire les jeunes paroissiennes qui fréquentaient le bal. Ceci dit, l'ouvrage de J.-Y. Guengant nous reporte en un temps bien antérieur au CELIB, à l'installation de Citroën à Rennes et à la route Rennes-Brest à 2x2 voies. Mais c'est pour nous faire découvrir une Bretagne, ou plutôt des Bretons, qui n'ont rien à voir avec ces images exotiques et misérabilistes – une Bretagne où, dès 1815, des audacieux ont tenté, avec des fortunes diverses, de penser l'avenir et parfois de le réaliser.

Le livre est d'ailleurs centré non sur la Bretagne en général mais plutôt sur le Finistère et plus encore sur Brest, point focal de la pensée, des raisonnements et des réseaux d'influence utopistes. Pourquoi Brest ? Parce que, grand port, elle a toujours été ouverte sur le monde, comme sans doute Lorient et Saint-Malo. Mais Saint-Malo est un monde particulier et Lorient une ville récente. Brest est riche à la fois d'une histoire et d'un choix du pouvoir central qui en a fait depuis Louis XIV un grand port militaire. Ville complexe, marquée par les affrontements permanents d'une population civile frondeuse et difficile, autour des navires et de l'arsenal, avec les marins du roi, ville francophone isolée en pays bretonnant. Ouvriers frondeurs, bourgeoisie voltairienne, marins et officiers militaristes, et

même bagnards au XIX^e siècle, avant le transport en Guyane sous Napoléon III, voilà un curieux bouillon de culture (dans tous les sens du mot). À partir de là, l'auteur trace un panorama moins de la pensée utopiste abstraitement considérée que des philosophes, auteurs et hommes d'action eux-mêmes, ce qui n'est pas sans mérite. Trop d'ouvrages d'histoire des idées laissent à penser que celles-ci naissent de la brume matinale et des rayons du soleil couchant.

Le livre comporte une introduction, une conclusion, et huit chapitres, « La forteresse », « Le Tartuffe », « Horizons lointains, étranger proche », « Un dimanche à Keremma », « Les messieurs du Faou », « Paul de Flotte, le rebelle », « Les militants de l'utopie », « Les temps difficiles, 1849-1880 ». Le fil conducteur de l'ouvrage est un curieux personnage à peu près oublié des Français d'aujourd'hui, Charles Pellarin, tellement oublié que, critère de notre époque, ce Français possède son article en anglais sur Wikipédia, mais pas en français... L'encyclopédie participative le définit comme « *a French naval doctor, utopian socialist, sociologist, anthropologist and journalist. He was the first biographer of Charles Fourier* ». L'essentiel est dit. On ajoutera que, né à Jugon (Côtes-du-Nord) en 1804, l'homme fut saint-simonien avant d'être fouriériste, participant brièvement à la commune de Ménilmontant avec Infantin et Bazard. Il parcourut aussi une partie du monde comme médecin naval. Sur ses vieux jours, il devint un ferme partisan du développement de l'économie associative et en particulier de l'association capital-travail.

Autour de Pellarin, l'auteur passe en revue toutes sortes de personnages ignorés ou au contraire connus, parfois impliqués dans les échanges et le milieu intellectuel national ou parisien (à l'époque, c'est un peu la même chose), comme Émile Souvestre, le Morlaisien, ou Ange Guépin, le Nantais. Connus aussi, bien entendu, Louis Rousseau, le fondateur de Keremma sur la côte nord du Léon, utopiste d'action encore plus que de réflexion, souvent déçu dans ses projets, mais obstiné (à tel point que le domaine est encore aujourd'hui la propriété de ses centaines de descendants...). Rousseau fait l'objet de tout le chapitre 4, « Un Dimanche à Keremma ». On regrettera d'ailleurs que l'auteur n'utilise guère sur ce point essentiel les travaux réalisés il y a une dizaine d'années autour de Brigitte Waché et Bärbel Plötner-Le Lay, *Louis Rousseau, les saint-simoniens et la Bretagne*, Brest-Le Mans, Lhamans-CRBC, 2005, ouvrage simplement cité en bibliographie générale de manière incomplète et fautive. Moins connus mais fort captivants, des personnages comme la famille de Pompéry, les « Messieurs du Faou » avec leur idée d'une sorte de fouriérisme rural. Comme Paul de Flotte, démocrate-socialiste engagé, arrêté après juin 1848, en exil après le 2 décembre 1851, mort aux ordres de Garibaldi en Calabre à l'été 1860. Notons au passage que les aristocrates authentiques ne sont pas rares parmi ces porteurs de futur.

Mais pas seulement. Il y a aussi des fils d'artisans ou d'ouvriers, tel Jean-René Allanic, fils de cordonnier. Et bien d'autres, ici rappelés à la mémoire : Aristide Vincent, Jules-Jean Feillet, Eugène Béléguc, Joseph Pouliquen, Joseph de Gasté, etc.

Mais l'un des intérêts du livre est qu'il ne cantonne pas aux discours, livres et idées mais explore les (souvent timides mais comment faire autrement ?) tentatives de mise en application, « sur le terrain » comme on ne disait pas à l'époque, des idées fouriéristes ou autres. C'est bien sûr le cas de Keremma. C'est celui des multiples essais d'écoles sociétaires, de boulangeries sociétaires, dont l'une sera ouverte à Brest rue Vauban, d'asiles pour les petits mendiants, de sociétés de secours mutuel, etc. Sans compter les tentatives pour fonder de véritables phalanstères à la façon de Fourier, tentatives chétives et vite interrompues, comme celles de Cîteaux et de Condé-sur-Vègre, essais non bretons mais auxquels les Bretons s'intéresseront de près. Pour mémoire, rappelons que ces projets n'étaient pas vraiment « utopiques » au sens banal. Il ne fallait qu'un leader, un projet clair, un support économique (ici, industriel), de la suite dans les idées... L'exemple de la réussite exemplaire du Familistère Godin à Guise (Aisne) le montre. Mais les Godin sont rares.

Le livre entrecroise les trajectoires individuelles, les productions intellectuelles, les parutions, les innovations, les essais et tentatives, la politique, la réflexion et la littérature. Cela permet de revenir avec profit sur des questions déjà évoquées plus haut dans l'ouvrage, sous un autre aspect. Mais cela conduit aussi, malheureusement, à souligner un gros défaut du volume, son manque de plan et de démarche clairs, l'aspect, il faut bien le dire, très confus de l'exposé. Souvent, on ne sait plus trop où l'auteur veut nous mener. On a même quelquefois l'impression qu'il plaque sur un chapitre un développement préétabli qui n'avait pas grand-chose à faire ici. Aussi intéressantes que soient les histoires – et elles le sont – des missions jésuites à Brest et des querelles autour de la représentation du Tartuffe sous la Restauration, on a peine à les intégrer facilement au sujet du livre. Les onze pages longuement consacrées à l'Expédition des Mille et à l'invasion de la Calabre par Garibaldi, occasion, certes, de la mort de Paul de Flotte, semblent tout à fait hors de propos. Dans ce contexte, et compte tenu du nombre impressionnant de noms propres de personnes et de lieux, l'absence d'un index se fait criante et on aurait volontiers apprécié aussi une chronologie. La présence d'un « Lexique fouriériste » sera en revanche très utile et très appréciée, mais ne remplace pas l'index manquant.

Au total, malgré ces réserves, un essai très utile et enrichissant.

Jean-François TANGUY

Jakeza LE LAY, *Le Parnasse breton, Un modèle de revendication identitaire en Europe*, préface de Mona Ozouf, Paris, L'Harmattan, Espaces Littéraires, 2015, 261 p.

Sait-on bien encore qui était Louis Tiercelin ? S'il est un peu tombé dans l'oubli – le centenaire de sa mort en 2015 est passé complètement inaperçu ! –, il eut son heure de gloire. Son nom reste attaché à un mouvement littéraire, le Parnasse breton, qu'il lança en 1889 en compagnie du compositeur Guy Ropartz. À l'inverse